

a sa dédaigneuse parente. Comme il traversait au galop les rues de la ville, sans se mettre en peine des rencontres que son coursier pouvait faire, il détourna une avenue qui conduisait à la cathédrale, et aperçut la princesse Mathilde qui revenait de la messe. La vue de sa cousine et le regard méprisant qu'elle lui jeta exaspérèrent le prince, et... (puis-méprisante l'histoire le dit, je ne dois pas me montrer plus scrupuleuse, et... il sauta en bas de son cheval, courut à la princesse, la secoua assez fortement pour la jeter dans la poussière, sans respect pour sa riche parure, puis lui ayant administré quelques soufflets, il s'élança sur son cheval, et s'enfuit de toute la vitesse du vigoureux animal (1).

On devrait supposer qu'un si cruel outrage dût amener une guerre d'extermination entre le comte de Flandre et le duc de Normandie ; il n'en fut rien. La méthode employée par son cousin pour témoigner jusqu'au égarement de son amour pour sa cousine, fit sans doute réfléchir la princesse ; et, pouvait le pousser, fit sans doute réfléchir la princesse ; et, soit qu'elle jugât de la violence de la passion de Guillaume par la violence de ses actions, ou qu'elle redoutât de se rencontrer de nouveau avec une épreuve semblable, elle consentit à devenir sa femme. Il faut que le prince ait espéré amener par cette insulte une crise qui changerait le cœur de la princesse ; car on ne saurait expliquer autrement son inconcevable et subite résolution d'accepter la main brutale de celui qui l'avait si indignement traitée.

Le mariage eut lieu en Normandie, dans un des châteaux de Guillaume le Bâtard, où la jeune fiancée fut amenée en grande pompe par sa famille. Après la cérémonie, le prince conduisit à Rouen sa jeune épouse, qui fut reçue avec les plus grands honneurs.

Mauger, archevêque de Rouen, avait fait tous ses efforts pour empêcher ce mariage qui contraignait ses vœux. Il osa prononcer contre les époux une sentence d'excommunication, sous le prétexte qu'ils étaient parents à un degré défendu par les lois canoniques. Guillaume indigné en appela au pape, qui annula la sentence de l'archevêque, et donna la dispense nécessaire, sous la condition que les jeunes époux élèveraient une abbaye, à Caen. Guillaume et Mathilde, fidèles à cette condition, qu'ils avaient acceptée, fondèrent l'abbaye de Saint-Etienne et celle de la Sainte-Trinité.

Tous les historiens s'accordent à dire que, malgré les précédents qui devaient faire cet hymen redoutable pour la duchesse, jamais il n'exista plus heureuse union ; et que dans tous les actes où Mathilde laissa peser son influence, la balance fut toujours en sa faveur, Guillaume semblait lui céder avec une évidente satisfaction.

Après la conquête de l'Angleterre, les deux époux sacrifièrent à la possession d'une royale couronne le bonheur domestique dont ils avaient joui pendant vingt et un ans. Forcé de résider au milieu de ses nouveaux et turbulents sujets, Guillaume vécut presque toujours séparé de sa femme. Mathilde avait été constituée régente des états de Normandie qu'elle gouvernait avec une rare sagesse. Ils se visitaient par intervalles, et aux chagrins de leurs longues séparations s'ajoutaient les inquiétudes que l'ambition traîne à sa suite.

C'est pendant une de ses visites en Angleterre que Mathilde, ayant eu sans doute à se plaindre de Brihtrie de Gloucester, ou peut-être par un désir de se venger du passé, exigea de son mari que ce seigneur fût dépouillé de ses richesses et confiné dans une étroite prison. Guillaume accéda à cette demande, et les domaines de Brihtrie furent ajoutés aux possessions privées de la reine Mathilde. Brihtrie mourut dans sa captivité.

À l'époque où Guillaume préparait son invasion, en Angleterre une comète était apparue, traînant après elle sa lumineuse chevelure, ce qui avait grandement effrayé les Anglo-Saxons par les pronostics que la superstition leur fit accueillir. Mathilde a retracé sur sa fameuse tapisserie quelques scènes où l'on voit en effet cette comète représentée d'une telle dimension, que la terreur d'un groupe de Saxons, princes, prêtres et ladies fuyant de leurs maisons (à hauteur d'appui), pouvait être justifiée, car cette comète semble en effet prête à leur brûler le nez.

Il ne faut pas attribuer à Mathilde le dessin de cette tapisserie, lequel, eu égard à sa naïveté, n'a au moins le mérite de retracer les plus grands événements de ce siècle. Ce dessin avait été fixé sur le canevas par Turold, nain de la duchesse, et artiste de l'époque ; lequel Turold, dans l'espoir d'obtenir sa part de la célébrité qu'il prévoyait devoir un jour être attachée à cet immense travail, imagina d'introduire adroitement son effigie et son nom dans le groupe de quelques personnages, comme étant de fait la personne qui avait enluminé le dessin et tracé les contours. Cette tapisserie porte dix-neuf pouces de hauteur et soixante-un mètres de longueur. Le sujet retrace, depuis la visite de Harold à la cour de Normandie, jusqu'à sa mort, sur le champ de bataille de Hastings.

Il est probable que l'épouse du conquérant et les dames qui l'aidèrent à cette œuvre de patience furent largement secondées par quelques pauvres filles qui, ainsi que les Grecques captives, dans les descriptions d'Homère, étaient employées à reproduire de cette manière l'histoire de leurs propres revers et des triomphes de leurs ennemis. Cette curieuse tapisserie est conservée dans la cathédrale de Bayeux ; elle était désignée sous le nom de *toilette* du duc de Normandie, ce qui signifiait *manteau* du duc.

Dix enfants naquirent du mariage de Mathilde de Flandre et du duc de Normandie. Les dernières années de cette princesse furent chargées d'amertume par la révolte de son fils aîné, qui ayant exigé de son père l'investiture des états du Maine, sur son refus prit les armes contre lui, et dans une bataille, l'ayant approché sans le reconnaître, le blessa, le renversa de cheval, et se préparait à l'achever lorsqu'un cri de ce prince qui appelait à son aide, il reconnut la voix de son père. Epouvanté du crime qu'il allait commettre, il se jeta aux genoux du roi, et avec des larmes de désespoir, il implora son pardon, puis ayant replacé son père sur son propre cheval, il le conduisit respectueusement hors des rangs.

Guillaume pardonna à son fils, mais le traita toujours depuis avec une sévérité qui brisa le cœur de Mathilde ; sa santé s'en altéra gravement, et la mort de sa fille bien aimée, la jeune duchesse de Bretagne, acheva de la conduire au tombeau. Sentant sa fin approcher, elle envoya en Angleterre des mes-

(1) Historien : Ingenuus. J. P. Andrews.